

LES ARMÉNIENS EN ITALIE ET LES DÉBUTS DE L'IMPRIMERIE

Pourquoi Venise en premier ? Pourquoi Rome en troisième ? Pourquoi l'Italie ? C'est la question qu'on peut se poser quand on se penche sur la naissance de l'imprimerie arménienne, il y a cinq siècles. La raison essentielle tient à l'importance historique des rapports arméno-italiens, d'une richesse incomparable avec ceux que les Arméniens ont pu avoir avec d'autres peuples européens. Les raisons en sont variées : l'ancienneté des contacts entre l'Arménie et les possessions romaines d'Asie, la christianisation étatique de l'Arménie et l'attrait de Rome qui en découlait, et surtout les relations commerciales tissées au Moyen Âge avec les cités marchandes italiennes.

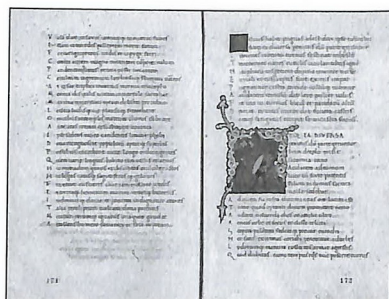
L'ARMÉNIE ET L'EMPIRE ROMAIN

Le premier contact entre Arméniens et Italiens eut lieu en Asie Mineure, lorsque au I^{er} siècle av. J.-C. le roi Tigrane le Grand affronta les armées romaines¹ (fig. 1). Dès cette époque, la littérature latine se fit l'écho de plusieurs mythes liés à l'Arménie, comme celui de l'Araxe fleuve indomptable évoqué dans la description du bouclier d'Enée² (fig. 2). Un siècle plus tard, en 66, à la suite d'un accord romano-iranien, Tiridate, frère du roi parthe d'Iran, se rendit à Rome pour recevoir la couronne d'Arménie des mains de Néron (fig. 3) ; il était accompagné d'une nombreuse suite, et peut-être faut-il voir là une première ébauche d'implantation arménienne à Rome³.

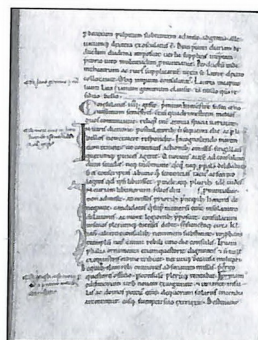
-
- 1 Strabon, XI 15 ; Trogue-Pompée (Justin XL) ; Plutarque, in *Lucullus, Pompée* ; Florus, I 40, II 32 ; Appien, *Syr.* 48, *Mithr.* 71 ss. ; Dion Cassius, XXXVI ; Eutrope, VI 10s.
 - 2 Properce, I 9, 19, III 12, 8, IV 3, 35 ; Tibulle, I 5, 36, III 6, 15, III 7, 143 ; Virgile, *Bucoliques* V 29, 8, *Enéide* VIII 728 ; Stace, *Silves* I 4, 78 ; Sénèque, *Nat. Quaest.* VI 17, 1 ; Quintilien, VIII 6, 11.
 - 3 Pline, *Nat. Hist.* XXX 17 ; Tacite, *Annales* XV ; Suétone, *Nér.* 13 ; Dion Cassius, LXII s. ; Juvénal, VI 550.



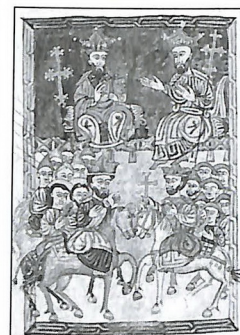
1



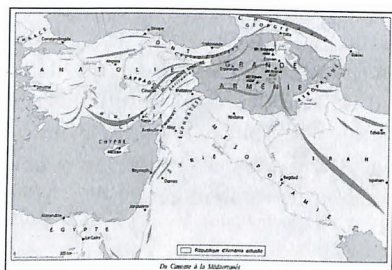
2



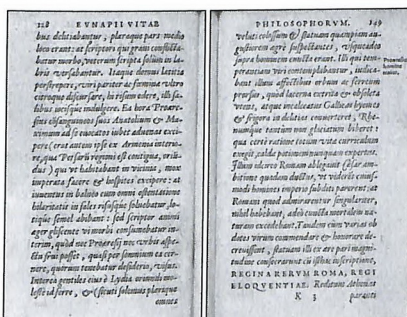
3



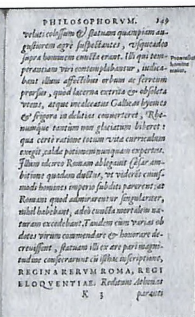
4



5



6



7

L'un de ses descendants, Tiridate III, imposa au début du IV^e siècle le christianisme à l'Arménie (fig. 4), avant que l'Empire romain ne devienne lui aussi chrétien à la fin du siècle. Cette parenté religieuse favorisa les échanges, et en 387, lors du partage du royaume d'Arménie, l'*Armenia Minor*, à l'ouest de l'Euphrate, fut annexée à l'Empire (fig. 5). La

littérature mentionne à cette époque plusieurs Arméniens citoyens romains, comme le fameux rhéteur Prohaeresios⁴ (fig. 6-7). Le pouvoir d'attraction de la Ville éternelle n'allait dès lors jamais cesser. Il est probable que certains de ces voyageurs se soient installés dans la péninsule.

LES ARMÉNIENS EN ITALIE JUSQU'AU XI^E SIÈCLE

Lors de la reconquête byzantine de l'Italie sous Justinien, au VI^e siècle, de nombreux contingents arméniens intégraient l'armée byzantine. L'un des deux grands généraux de l'Empire, Narsès, était lui-même arménien et plusieurs papyrus parlent à cette époque du *Numerus armeniorum* de l'armée byzantine ; un quartier de *Classis*, près du port de Ravenne, s'appelait alors *Armenia*⁵. Le peuplement arménien s'accroît, en particulier en Italie du Sud et en Sicile où Constantin VI déplaça en 792 des habitants du « thème des Arméniaques »⁶ ; au siècle suivant, en 885, Nicéphore Phocas installa des populations arméniennes en Calabre⁷. On trouve dans l'historiographie byzantine beaucoup d'Arméniens qu'on reconnaît par leurs noms hellénisés, comme Mezezios pour Mjèj, Musele pour Mouchègh, Symbathicios pour Smbatik, Isaakios pour Sahak⁸ (fig. 8). Ajoutons que saint Grégoire l'Illuminateur est vénéré à Nardò, à Naples et à Palerme. Une partie de ses reliques aurait été transférée dès le VIII^e siècle à Nardò, où sa statue domine encore une façade de la place centrale⁹ (fig. 9). Quelques siècles plus tard, son crâne aurait été transféré à Naples, où

4 EUNAPE, *Philostratus and Eunapius*, éd. et trad. anglaise W. WRIGHT, Cambridge, Mass., 1921, rééd. 1998, 476-515 ; Libanius, *Lettre 278* ; Julien l'Apostat, *Lettre 31*.

5 Ravenne, Archivio Arcivescovile, Pap. II/2 et III ; Biblioteca Apostolica Vaticana, Pap. Lat. 7 ; MARINI, G., *I Papiri Diplomatici*, Rome 1805, 147, 169, 187, 311 ; TJÄDER, J.-O., *Die nichtliterarischen lateinischen Papyri Italiens*, Lund 1955, 358-367 ; GUILLOU, A., *Régionalisme et indépendance dans l'Empire byzantin*, Rome 1969, 148, 156, 158 ; MUTAFIAN, C., (dir.), *Roma-Armenia*, Rome, 1999 [= RA], 198 ; ZEKIYAN, L. B., « Le colonie armene del Medio Evo in Italia », *Atti del primo simposio internazionale di arte armena*, Venise 1978 [= LZ], 814.

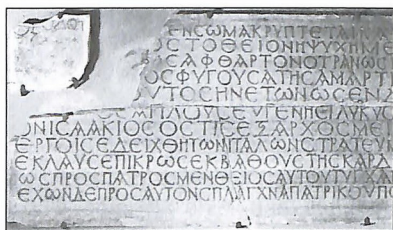
6 THEOPHANES, *Chronographie*, Leipzig 1883, 469.

7 GEORGIOS MONACHOS CONTINUATUS, Bonn 1839, 392 ; CHARANIS, P., *The Armenians in the Byzantine Empire*, Lisbonne 1963, 16 ; FONSECA, C. D., *Tra gli Armeni dell'Italia Meridionale*, in *Atti del primo simposio*, op. cit. [= CF], 182.

8 THEOPHANES, op.cit., 352 ; *Continuatus*, III 18, Bonn 1838, 107 ; CHARANIS, op.cit., 25 ; LZ, 827, 830 ; Mont Cassin, Biblioteca Casinense, Reg. Petri Diac. 163, fo 64v ; RA, 199.

9 LZ, 825 ; Id. (a cura di), *Gli Armeni in Italia*, Rome, 1990 [= AI], 30

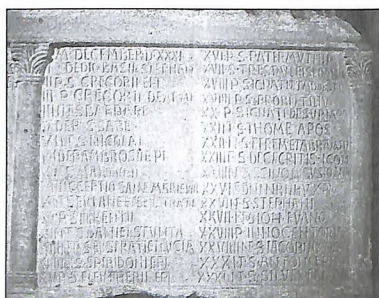
l'église *San Gregorio armeno* est décorée d'épisodes de sa vie¹⁰. En 1742 on découvrit un énorme calendrier lapidaire daté du IX^e siècle, avec son nom et ceux de Hrip'simê et Gayanê¹¹ (fig. 10). Il y avait donc une présence arménienne importante dans le grand port de Campanie.



8



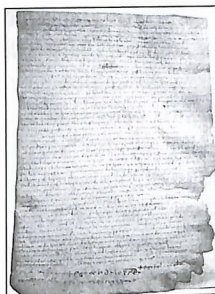
9



10

À Bari, un document notarié daté de 990 porte une signature en arménien (fig. 11), et une église arménienne, Saint-Georges, est signalée dès le XI^e siècle¹², de même que les églises *S. Maria de Armenis* de Matera¹³ et de Forenza¹⁴ (fig. 12) qu'on peut encore voir. Loin de toute côte, Forenza mériterait une étude approfondie.

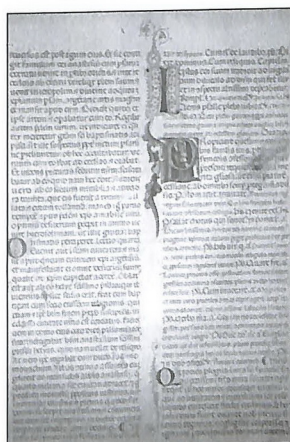
- 10 GRAVINA, D., *Vita e miracoli di S. Gregorio*, Naples 1655, 186 ; OUGHOURLIAN, M., *Storia della colonia armena di Livorno*, trad. et rév. A. ORENGO, A., Livourne 1990 [= MO], 186; LZ, 874.
- 11 DELAHAYE, H., *Hagiographie napolitaine*, in *Analecta Bollandiana*, 57 (1939), 5-64 ; PETEERS, P., *S. Grégoire l'Illuminateur*, in *Analecta Bollandiana*, 60 (1942), 91-128 ; AKINIAN, H. N., « Les fêtes de saint Grégoire l'Illuminateur » (en arménien), *Handes Amsorya* 61 (1947), col. 600-614 ; CF, 187 ; RA, 238.
- 12 NITTI DE VITO, F., *Codice diplomatico barese*, t. IV, Bari 1900, 8-10, 18 ; CF, 183 ; RA, 200-201.
- 13 LZ, 832, n. 69 ; CF, 186-187 ; ROTA, L., et al., *Matera, storia di una città*, Matera 1981, 152.



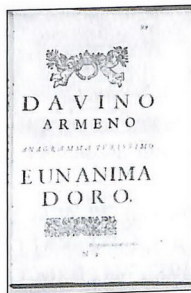
11



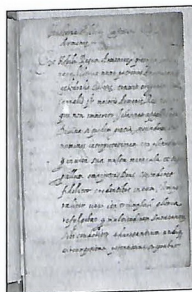
12



13



14



15



16

- 14 COLAMARCO, T., *Le carte della chiesa di S. Maria degli Armeni in Forenza, Naples 1995*; MONGELLI, G., *Abbazia di Montevergine, Regesto delle Pergamene*, t. II, Rome 1957, 32, 34 ; RA, 201.

En Italie du Nord, deux témoignages isolés au XI^e siècle peuvent correspondre à des installations de petites communautés monastiques. Ce sont deux ermites arméniens émigrés en Italie, canonisés peu après leur mort et devenus saints protecteurs de leurs villes d'accueil : San Simeone à Mantoue¹⁵ (fig. 13) et San Davino à Lucques¹⁶ (fig. 14). D'autres saints sont donnés comme arméniens selon des traditions difficiles à vérifier : c'est le cas de Liberio à Ancône, « fils du roi d'Arménie » selon un manuscrit de sa biographie¹⁷ (fig. 15), et surtout, à Florence, de « S. Miniatux rex Erminie », comme on le lit sous son portrait sur la superbe mosaïque ornant l'abside de l'église San Miniato al Monte¹⁸ (fig. 16). Qui pourrait être le roi d'Arménie père de ce « Minas » ?

LES ARMÉNIENS A ROME

À Rome, les actes du concile du Latran de 649 font état d'un *monastère des Arméniens* et d'un *monastère des Ciliciens*¹⁹ (fig. 17). Sur le site de ce dernier, fondé, semble-t-il, par Narsès, se dresse l'actuelle abbaye trappiste des Trois Fontaines, qui possède dans son cloître deux inscriptions arméniennes, de 1267 et de 1305, ce qui permet de supposer

-
- 15 *Acta Sanctorum*, juillet VI, Anvers 1729, 325 ; GOLINELLI, P., *La 'Vita' di S. Simeone Monaco*, in *Studi Medievali*, 3a serie, 20, 2 (1979), 709-788 ; MO, 187-188 ; HALFTER, P., *Das Papsttum und die Armenier*, Weimar 1996, 110ss. ; RA, 241-244.
 - 16 *Acta Sanctorum*, juin I, Anvers 1695, 327-328 ; SAMINIATI, A., *Riflessioni sopra la vita di S. Davino Armeno*, Lucques 1700 ; *Vita di S. Davino Armeno*, Lucques, 1899 ; RA, p. 238-241.
 - 17 Bologne, Biblioteca Universitaria, cod. lat. 23, fo 17 ; *Acta Sanctorum*, mai VI, Venise, 1739, 73 ; SPECIALI, G., *Notizie istoriche de Santi Protettori della città d'Ancona*, Venise 1759, 142-159 ; PERUZZI, A., *La chiesa anconitana*, Ancône 1845, 23-33 ; MO, 178 ; LZ, 840 ; RA, 244-245.
 - 18 Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana [= BML], ms. Plut. 20, 6, fo 21, Plut. 62,2, fo 12v ; *Acta Sanctorum*, oct. XI, Bruxelles, 1864, p. 415-432 ; KAFTAL, G., *Iconography of the Saints in Tuscan painting*, Florence 1952, 744 ; BROCCHI, G.-M., *Vite de Santi Beati Fiorentini*, t. I, Florence 1742, 17-18 ; RA, 245-248.
 - 19 Biblioteca Apostolica Vaticana, ms. Vat. Gr. 1455 (I), fo 45 ; MANSI, J. D., *Sacro-rum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. X, Florence 1764, col. 903 ; HEFELE, Ch.-J., *Histoire des conciles*, trad. H. LECLERCQ, t. III, Paris 1909, 439 ; P'ETCHIGIAN, P. E., *Restes et traces arméniens en Italie* (en arménien), *Pazmaveb* 91 (1933), 297 ; LZ, 833 ss. ; RA, 120.

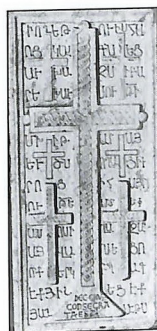
une présence arménienne continue²⁰ (fig. 18). Il y avait au Quirinal une inscription plus ancienne, datée de 1246, actuellement aux Musées du Vatican²¹ (fig. 19). Un scriptorium arménien dans la Ville éternelle est attesté dès 1240²² (fig. 20), et l'église Saint-Jacques-des-Arméniens se trouvait à l'emplacement de la place Saint-Pierre. À la suite de sa destruction, les Arméniens reçurent au XVI^e siècle l'église de *Santa Maria Egiziaca*, ex-*Tempio della Fortuna virile* (fig. 21), échangée au XIX^e siècle contre l'église actuelle *San Biagio*²³.



17



18



19



20



21

- 20 Biblioteca Apostolica Vaticana, ms. Chig. F. IV. 75, f° 8v ; DE ROSSI, G.B., *Bolletino di Archeologia cristiana*, 7 (1869), 89 ; BALGY, A., *Historia Doctrinae Catholicae inter Armenos*, Vienne, 1878, p. 60-61 ; G. ZUCCHETTI, *Il Chronicon di Benedetto*, Rome 1920, 32 ; P'ETCHIGIAN, P.E., *op.cit.*, 298 ; LZ, 834-835 ; *Monasticon Italiae*, t. I, Cesena 1981, 84 ; RA, 198-199, 120, 212.
- 21 BALGIAN, A., *Histoire de la doctrine catholique chez les Arméniens* (en arménien), Vienne 1878, 54-55 ; P'ETCHIGIAN, *op.cit.*, 298-299 ; RA, 212-213.
- 22 RA, 212-215.
- 23 RA, 336-337.

LA PERIODE CILICIENNE (XII^E-XIV^E SIECLE)

Une nouvelle donne apparut au début du XII^e siècle, avec la gestation d'un « royaume d'Arménie hors d'Arménie », qui culmina en 1198 quand le prince roubénide Léon II devint le roi Léon I^{er} (fig. 22). À l'inverse de la Grande Arménie, son support territorial, la Cilicie, avait une longue façade maritime tournée vers l'Europe. La Méditerranée était à l'époque dominée par les républiques maritimes italiennes, ce qui allait naturellement donner un coup de fouet aux relations arméno-italiennes grâce aux contacts commerciaux avec les ports de la péninsule. Trois ans après son couronnement, Léon octroya un privilège commercial aux Génois, qui l'avaient secondé pour l'obtention de la couronne (fig. 23), et quelques mois plus tard ce fut le tour des Vénitiens²⁴ (fig. 24). Les deux furent renouvelés périodiquement. Ce XIII^e siècle vit prospérer des colonies arméniennes, souvent munies de « maisons » qui jouaient le rôle d'auberge et de lieu de rassemblement : à Pontecurone²⁵, Ancône²⁶, Venise²⁷ (fig. 25), Rimini²⁸ (fig. 26), Sienne²⁹, Pise³⁰, Salerne³¹, Orvieto³², Pérouse³³ (fig. 27).

24 *Le Trésor des chartes d'Arménie ou Cartulaire de la chancellerie royale des Roupéniens*, éd. et trad. V. LANGLOIS, Venise 1863, 105, 109.

25 BERTOLINA, P. « Gli Armeni a Pontecurone », B. L. Zekiyan (dir.), *Ad Limina Italiae*, Venise, 1996, 73-95 ; *RA*, 216-217.

26 WOJNAR, M. W. *Acta Innocentii PP. IV*, Vatican 1962, 119 ; *LZ*, 863 ; *RA* 207.

27 ALICHAN, P. L., *L'Armeno-Veneto*, Venise 1893, t. I, 67-68 ; A. HERMET, *La Venezia degli Armeni*, Milan 1993, 37-48 ; *RA*, 184.

28 Paris, Bibliothèque nationale de France, ms. arménien 112, fo 293 ; KEVORKIAN, R.H. - TER STEPANIAN, A., *Manuscripts arméniens de la Bibliothèque nationale de France*, Paris 1998, col. 364 ; *RA*, 207.

29 *MO*, 199 ; *LZ*, 870.

30 LUZZATI LAGANA F., *Fondazione e prime vicende del monastero armeno di S. Antonio*, in *Ad Limina...*, *op.cit.*, 129-148 ; Idem, in *Aspetti dell'insediamento religioso armeno in Pisa nel Trecento, Gli Armeni lungo le strade d'Italia*, Pise-Rome 1998, 13-22 ; TAUTU, *op.cit.*, 226 ; *LZ*, 898-900 ; *RA*, 229-230.

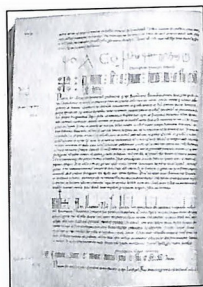
31 MAT'EVOSIAN, A. (éd.), *Colophons de manuscrits arméniens, XIII^e siècle* (en arménien), Erevan 1984, 546 ; *LZ*, 871.

32 VAN DEN OUDENRIJN, M. A., *Linguae Haicanae Scriptores O.P.*, Berne 1960, 269.

33 MAT'EVOSIAN, *op.cit.*, 489 ; *LZ*, 865-868 ; *RA*, 207-208, 229.



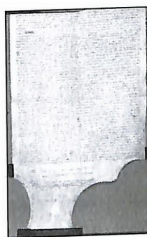
22



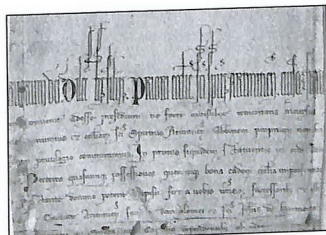
23



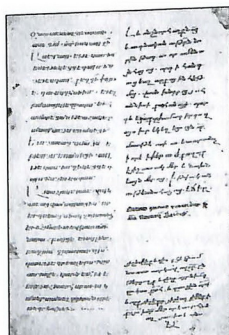
24



25



26



27

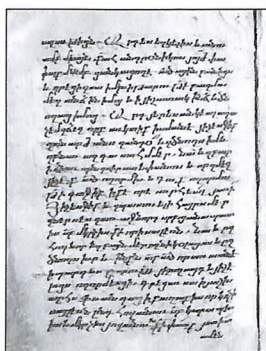
Le processus s'accéléra au XIV^e siècle, à cause de la décadence du royaume due à la fin de la protection mongole. L'intensification des attaques mameloukes provoqua la fuite de populations entières vers des terres dont les habitants étaient familiers, c'est-à-dire essentiellement en Italie : Padoue³⁴, Parme, Florence, Bologne³⁵, Fasioli³⁶, Milan³⁷, Tarente³⁸, Faenza³⁹, Asti⁴⁰.



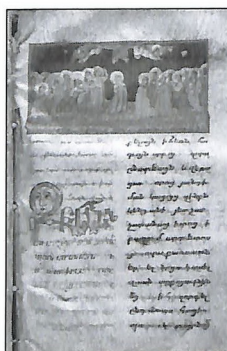
28



29



30



31

34 RA, 221.

35 TAUTU, A., *Acta Ioannis XXII*, Vatican 1952, 86-89 ; RA, 219.

36 F. DELORME - TAUTU, A., *Acta Clementis PP. V*, Vatican 1955, 102 ; RA, 219.

37 TAUTU, A., *Acta Clementis PP. VI*, Vatican, 1960, 63 ; OUDENRIJN, *op.cit.*, 262 ; LZ, 891 ; RA, 229.

38 CF, 185 ; RA, 204.

39 TONDUZZI, G. C., *Historie di Faenza*, Faenza 1675, 436 ; LZ, 882.

40 RA, 228.

Ces colonies recevaient souvent des dons ou des legs. Ainsi, en 1341, une *Maria armena* fit bénéficier par son testament les « maisons arméniennes » de Bologne, Pérouse, Sienne, Gênes, Orvieto et Venise⁴¹. Plus tôt, en 1307 à Gênes, c'est sur un terrain offert par un banquier que fut posée la première pierre de l'église *San Bartolomeo degli Armeni*⁴² (fig. 28). Inversement, en 1366, la belle *Certosa di Calci* a été construite grâce au legs d'un marchand arménien de Pise, Mirantus [Mihran]⁴³ (fig. 29).

Après Rome, d'autres villes italiennes ont possédé des scriptoria arméniens. Mentionnons Rimini avant 1254⁴⁴, Salerne avant 1283⁴⁵ (fig. 30), Pérouse avant 1301⁴⁶, Viterbe avant 1302⁴⁷, Mantoue avant 1335⁴⁸, Pise avant 1353⁴⁹, Bologne avant 1368⁵⁰ (fig. 31).

LA PERCEPTION DES ARMÉNIENS DANS LA LITTÉRATURE

Dans l'édition de 1927 du poème *L'Acerba* de Cecco d'Ascoli, écrit en 1326, on lit le vers *Non come a noi gridando scorpi, scorpi*⁵¹ (fig. 32), mais la bonne leçon est *Non come armini cridando sorpi sorpi*⁵² (fig. 33). Ce mot *Sorpi* correspond à l'arménien *Sourp* qui veut dire

41 ALICHAN, *L'Armeno Veneto*, op.cit., t. II, 212-214 ; RA, 230.

42 DELORME-TAUTU, *Acta Clementis PP. V*, op. cit., 59 ; SCOLARI, A.C., *La Chiesa de S. Bartolomeo*, in *Atti del primo simposio...*, op.cit., 641-647 ; MO, 195 ; OUDENRIJN, op.cit., 259-262 ; HOVHANNESIAN, P.V. *Une église arménienne à Gênes* (en arménien), in *Pazmaveh* 116 (1958), 175-180 ; RA, 216-218.

43 PIOMBANTI, G., *La Certosa di Pisa*, Livourne 1884, 70-76 ; CARRATORI, L., *Inventario dell'Archivio della Certosa di Calci*, Pise 1990, 14-15 ; LZ, 900 ; MO, 192-193 ; LUZZATI, *Gli Armeni...*, op.cit., 15-16 ; RA, 233.

44 Paris, Bibliothèque nationale de France, ms. arménien 112, fo 293 ; KEVORKIAN-TER STEPANIAN, op. cit., col. 364 ; MAT'EVOSIAN, op. cit., 275, OUDENRIJN, op. cit., 253-254 ; RA, 207.

45 Ms. n° 3 de Munich ; OUDENRIJN, op. cit., 268 ; MAT'EVOSIAN, op. cit., 546.

46 Biblioteca Apostolica Vaticana, ms. Vat. Arm. 10 ; RA, 207.

47 Jérusalem, Patriarcat arménien, ms. no 1951 ; OUDENRIJN, op. cit., 250.

48 KHATCHIKIAN, L. (éd.), *Colophons de manuscrits arméniens, XIV^e siècle* (en arménien), Erevan 1950, 272.

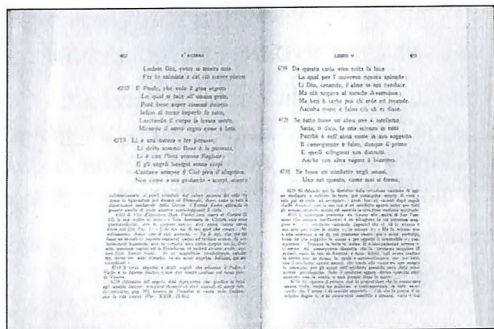
49 Florence, BML, ms. Plut. I. 13 ; Oudenrijn, op. cit., 264 ; RA, 229.

50 Erevan, Maténadaran, ms. no 2705 ; RA, 219-220.

51 *L'Acerba*, éd. A. Crespi, Florence, 1927, 402.

52 Florence, BML, ms. Plut. 89 Sup 11, fo 85v ; BOFFITO, G., *Gli Armeni a Firenze e un oscuro passo dell' « Acerba » interpretato*, Florence 1937 ; RA, 233.

« Saint », et montre que la célébration de la messe arménienne était familière à Florence. L'année suivante l'auteur allait être torturé et brûlé vif par l'Inquisition. Peu après, Franco Sacchetti, lui aussi florentin, met en scène dans ses nouvelles une dame de Sienne, enceinte, qui, pour accoucher sans douleur, achète à un moine un talisman dont la recette lui avait été fournie par *due frati ermini*⁵³. Au siècle suivant, le Burchiello évoque *che sonerebbe il vespro degli ermini*⁵⁴. Dans un autre de ses sonnets, il parle de la *zolfà*, c'est-à-dire la « rengaine », des Arméniens⁵⁵. Le mot, correspondant au caractère obscur de la langue arménienne, fut repris au siècle suivant par Benedetto Varchi : *Quando alcuna cosa non s'intendeva, s'usava dire, ella è la zolfà degli Erminij*⁵⁶ (fig. 34).



32

Untando l'ancora legno come etacto.
Ve una natura etre persone.
Lie soino lene e allegreça.
Vince pieta maracone.
El angeli benegni sença corpi.
Cantando senpiet el cielo d'allegreça.
Non come armum citando soipi soipi.
Da questo cielo uen tueta l'aluce.

33

- 53 Florence, BML, ms. Plut. 42, 11, p. 632 ; SACCHETTI, F., *Il Trecentonovelle*, éd. V. Pernicone, Florence 1946, 563 ; RA, 233.
 54 Florence, BML, ms. Plut. 40, 48, fo 74 ; RA, 233.
 55 BURCHIELLO, *I Sonetti*, Florence, 1481, 35 ; RA, 234.
 56 VARCHI, B., *Opere*, t. II, Trieste, 1859, 59 ; RICHA, G., *Notizie storiche delle chiese fiorentine*, t. VIII, Florence 1759, 288 ; MO, 204, n. 24 ; RA, 234.

ramente, e chiamare la gatta gatta, e non muscia. Dire a uno il padre del porco, e contargli il vespri, o il mattutino degli Ermini, significa riprenderlo, e accusarlo alla libera, e protestargli quello, che avvenire gli debba, non si mutando. Erano gli Ermini (1) un conceto di Prati, secondo che mi soleva raccontare mia madre, i quali stavano già in Firenze, e perché cantavano i divini uffizi nella loro lingua, quando alcuna cosa non s'intendeva. S'aveva dire (2): ella è la solfa degli Ermini. Dire a lettere di scuola, o di spicale, e dire la lingua chiaramente, e di maniera che ognuno senza troppa speculazione intendere la possa. Dire le tue ragioni a tutti, si dice di coloro che si vogliono giustificare con quelli a chi non tocca, e che non possono aiutarli, tratto da coloro che, quando se vanno presi, dicono a quelli che ne gli portano a guisa (3) di erri, che è loro fatto torto. D'uno che attende, e mantiene le promesse.

(1) La chiesa degli Ermini, o Armeni, era dove oggi è San Basilio al canto alla morte, o alle nozze, come dice il Beato. Nat. x. c. 17. E del Matrimonio degli Ermini per la meretricie di Burch. i. 90.
(2) La Prati. Firenze. o. l'uo matricina.
(3) Burch. Prati. i. non. xix. Per burla la solfa degli Ermini.

34



35

Une autre preuve de la vitalité de la présence arménienne en Italie est donnée par les nombreuses références à l'Arménie parsemées dans divers manuscrits de Léonard de Vinci. La plus spectaculaire figure dans les « Lettres arméniennes » du *Codex Atlanticus* de la Biblioteca Ambrosiana milanaise, daté de 1487. On y lit entre autres : *Ritrovandomi io in queste parti derminia*, après quoi il est fortement question du mont Taurus (fig. 35). Ce voyage supposé de l'auteur en Arménie reste très controversé. Comme il parle ailleurs de Chypre et de la Cilicie, il n'est pas exclu qu'il ait voyagé dans cette région, la Cilicie ayant continué à s'appeler souvent « Arménie » même après la chute du royaume. Quoi qu'il en soit, Léonard de Vinci a porté un intérêt constant à l'Arménie⁵⁷.

APRÈS LA CHUTE DU ROYAUME (XV^E-XVIII^E SIÈCLE)

À partir du XV^e et surtout du XVI^e siècle, cette vague médiévale d'immigration s'« italianisa », sans toutefois entraîner la disparition de toute communauté arménienne dans la péninsule, loin de là. La structure et le profil changèrent, avec une concentration en trois pôles. En ce qui concerne les deux principaux partenaires commerciaux du royaume d'Arménie, on possède un manuscrit copié et enluminé à Gênes en 1325⁵⁸, alors qu'on n'en connaît aucun à Venise avant le XVI^e siècle, mais à cette

57 LEONARDO DA VINCI, *Scritti letterari*, Milan 1997, 194-199 ; RICHTER, J.-P., *The literary works of Leonardo da Vinci*, Londres 1883, 187, 261, 267 ; HERMET, *op. cit.*, p. 67-72 ; LZ, 924 ; AI, 101 ; RA, 231-232.

58 Saint-Petersbourg, musée de l'Ermitage, ms. VZ 834-463 ; RA, 218.

époque la Sérénissime avait définitivement éclipsé sa rivale, affirmant de plus en plus sa suprématie. Gênes n'a jamais possédé d'imprimerie arménienne, alors que Venise a abrité la première au monde, en 1512⁵⁹. Deux cents ans plus tard, l'installation sur l'île de Saint-Lazare de la congrégation catholique arménienne des Mékhitaristes⁶⁰ consacra la prépondérance de Venise.

De son côté, Rome conservait son pouvoir d'attraction, et après Venise et Constantinople devint en 1584 le troisième lieu d'édition arménienne (fig. 36). Son importance s'accrut à la suite de la création en 1622 de la Congrégation de la *Propaganda Fide*, destinée entre autres aux chrétiens orientaux⁶¹.



36

Au XVII^e siècle un nouveau venu à l'essor fulgurant, Livourne, s'ajouta à ces deux centres traditionnels de l'« Italie arménienne ». Sa création fut purement commerciale : à la fin du XVI^e siècle, les grands-ducs de Toscane invitèrent les marchands orientaux, en particulier les Arméniens, à venir y exercer leur activité à la place de Pise, ensablée. Le port tyrrhénien devint vite très prospère, tant culturellement que matériellement⁶². La première imprimerie arménienne y fut inaugurée en 1644 et en fit le quatrième lieu d'édition en Italie, après Venise, Rome et

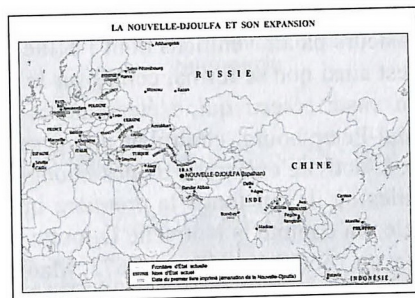
59 KEVORKIAN, R.H., *Catalogue des «incunables» arméniens*, Genève 1986, 23-27 ; AI, 94-97 ; RA, 260-262.

60 MO, 177-178 ; AI, 40-42 ; HERMET, *op.cit.*, 119-140 ; RA, 267-275.

61 KEVORKIAN, *op.cit.*, 153-165 ; RA, 265-267.

62 MO ; *Gli Armeni lungo...*, *op.cit.*, 23-72, 161-192 ; PAOLINI, L., *La presenza armena a Livorno*, Livourne 1990 ; CASTIGNOLI, P. - FRATTARELLI FISCHER, L., *Le Livornine*, Livourne 1987 ; RA, 295-302.

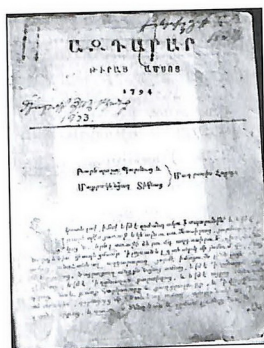
Milan⁶³. La « nation arménienne » de Livourne avait son propre consul, et elle inaugura au début du XVIII^e siècle son église, détruite durant la Seconde Guerre mondiale par les bombardements américains.



37



38



39

La culture arménienne en Italie avait donc un centre sur chacune des deux rives de la péninsule, Venise et Livourne. Ces deux pôles étaient très liés entre eux, et également à un troisième, bien lointain, en Iran, fondé au début du XVII^e siècle par les Arméniens de la vallée de l'Araxe déportés par le chah Abbas I^{er} dans la périphérie de sa nouvelle capitale, Ispahan⁶⁴ (fig. 37). La Nouvelle Djoulfa – du nom d'une des villes d'origine, sur la rive de l'Araxe – où vit encore une importante population arménienne devint effectivement très vite une plaque tournante commer-

63 KEVORKIAN, *op.cit.*, 32.

64 RA, 289-293.

ciale entre l'Europe et l'Asie. Les grandes familles fondèrent des filiales dans les principaux ports, et pratiquaient un important mécénat culturel, en particulier dans le domaine de l'imprimerie. Certaines d'entre elles avaient amassé de grosses fortunes en Italie, comme les Mirmanian [en italien Mirman] (fig. 38) et surtout les Chahrimanian [alias Sceriman] propriétaires de plusieurs palais vénitiens dont l'actuel *Palazzo della regione Veneto*⁶⁵. C'est ainsi que se forma, centré sur le triangle Livourne-Venise-Ispahan, un vaste réseau qui, s'étendant de Cadix à Manille, d'Amsterdam à Saint-Pétersbourg, contrôlait une grande partie du commerce eurasiatique. L'activité culturelle de ces *Djoughayetsi* est reflétée dans la liste des villes où ils ont fondé la première imprimerie : jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, on compte la Nouvelle Djoulfa en 1638, Livourne en 1644, Amsterdam en 1660, Marseille en 1672, Madras en 1772, Saint-Pétersbourg en 1781, Calcutta en 1796. L'un des fleurons du réseau était constitué par les comptoirs en Inde, et c'est à Madras que fut publié en 1794 le premier périodique arménien au monde⁶⁶ (fig. 39).

CLAUDE MUTAFIAN

65 MO, 166-174 ; AI, 108-109 ; HERMET, *op.cit.*, 95-118 ; BONARDI, C., *Gli Sceriman di Venezia*, in *Ad Limina...*, *op.cit.*, 229-250 ; *Gli Armeni lungo...*, *op.cit.*, 103-160 ; RA, 302-307.

66 MUTAFIAN, C., *Arménie, la magie de l'écrit*, Paris 2007, 377.

Sommario

GLI ARMENI IN ITALIA E L'INIZIO DELLA STAMPA

CLAUDE MUTAFIAN

Perché Venezia per primo? Perché Roma la terza? Perché l'Italia? Questa è la domanda che dobbiamo porci quando si guarda alla nascita della stampa armena, cinque secoli or sono. Il motivo principale sta nell'importanza storica dei rapporti italo-armeni, che furono di una ricchezza incomparabile rispetto a quelli che gli armeni hanno avuto con altre nazioni europee, a causa dell'antichità dei contatti tra l'Armenia e possedimenti romani dell'Asia, della cristianizzazione dell'Armenia come stato e l'attrattiva di Roma che ne segue, e specialmente a causa delle relazioni commerciali intessuti nel Medioevo con le città mercantili italiane.

L'Armenia e l'Impero Romano

Il primo contatto tra armeni e italiani ha avuto luogo nell'Asia Minore, quando nel I secolo a.C. il Re Tigran il Grande ha combattuto contro gli eserciti romani. Da quel momento, la letteratura latina ha fatto eco a diversi miti legati all'Armenia, come quello del fiume Araxes indomabile menzionato nella descrizione dello scudo di Enea. Un secolo più tardi, nel 66, in seguito a un accordo romano-iraniano, Tiridate, fratello del re dei Parti dell'Iran, si recò a Roma per ricevere la corona d'Armenia per mano di Nerone, era accompagnato da un numeroso seguito, e forse sarebbe il caso di pensare a questo fatto come ad una proma implantazione armena a Roma.

Uno dei suoi discendenti, Tiridate III, accettò agli inizi del IV secolo il cristianesimo in Armenia come religione di stato, prima che l'Impero Romano divenne cristiano alla fine del secolo. Questa parentela religiosa ha favorito gli scambi, e nel 387, durante la divisione del regno dell'Armenia, l'*Armenia Minore*, ad ovest dell'Eufrate, fu annessa all'Impero. La letteratura cita in questo periodo tanti armeni cittadini romani, come il famoso retore Prohaeresios. Il potere attrattivo della Città Eterna non verrà mai meno da allora: limitiamoci a ricordare Mosè di Khoren. E' probabile che alcuni di questi viaggiatori si siano stabiliti nella penisola.

Armeni in Italia fino al secolo XI

Durante la riconquista bizantina d'Italia sotto Giustiniano nel VI secolo, molti contingenti armeni integravano l'esercito bizantino. Uno dei due grandi generali dell'Impero, Narsete, lui stesso era armeno e diversi papiri parlano in questo periodo di un *Numerus armeniorum* dell'esercito bizantino; un quartiere di *Classis*, vicino al porto di Ravenna, veniva allora chiamato *Armenia*.

Il popolamento armeno si è accentuato, in particolare in Italia meridionale e in Sicilia, dove Costantino VI nel 792 vi trasferì gli abitanti del "Armeniakon tema". Nel secolo successivo, nel 885, Niceforo Foca installa una comunità armena in Calabria. Nella storiografia bizantina incontriamo numerosi armeni di cui non si riconosce il nome ellenizzato, ma certamente quello armeno, ad esempio: Mezezios per Mjèj, Musele per Mouchègh, Symbathicios per Smbatik.

Aggiungiamo pure che san Gregorio l'Illuminatore è venerato a Nardò, Napoli e Palermo. Parte delle sue reliquie sarebbe stato trasferito a partire dall'ottavo secolo a Nardò, dove la sua statua domina ancora la facciata della piazza centrale. Alcuni secoli più tardi, il suo cranio fu trasferito a Napoli, nella chiesa di *San Gregorio Armeno*, che era decorato con episodi della sua vita.

Nel 1742 venne scoperto un enorme calendario lapidario del IX secolo, con il nome di San Gregorio e quelli di Hrip'simè e Gayane. Quindi, c'era una presenza armena significativa nel più grande porto della Campania.

A Bari, un atto notarile datato 990 reca una firma in armeno, e una *chiesa armena di San Giorgio* viene segnalato già dal XI secolo, così come le chiese di *S. Maria de Armenis* di Matera e di Forenza che si può visitare tutt'oggi. Lontano da qualsiasi costa, Forenza merita ulteriori approfondimenti.

Nel nord Italia, due testimonianze isolate nel XI secolo possono corrispondere a piccole comunità monastiche. Si tratta di due eremiti armeni, emigrati in Italia, canonizzati poco dopo la morte e divenuti santi patroni delle loro città ospitanti: San Simeone a Mantova e San Davino a Lucca. Altri santi sono ritenuti armeni secondo tradizioni difficilmente verificabili: è il caso di Liberio di Ancona, "figlio del re d'Armenia", secondo un manoscritto della sua biografia, e, soprattutto, a Firenze, di "S. Miniatus rex Erminie", come si legge sotto il suo ritratto del bel mosaico che adornano l'abside della chiesa di San Miniato al Monte. Chi potrebbe essere il re d'Armenia, padre di "Minas"?

Armeni a Roma

A Roma, gli atti del Concilio Lateranense del 649 riportano un *monastero degli Armeni* e un *monastero dei Cilicensi*. Sul sito di quest'ultimo, fondato, a quanto pare, da Narsete, s'innalza l'attuale abbazia trappista delle Tre Fontane, che possiede nel suo chiostro due iscrizioni armeni, del 1267 e il 1305, che permettono di supporre una presenza armena continua.

Al Quirinale c'era una iscrizione ancora più antica, del 1246, attualmente nei Musei Vaticani. Una iscrizione armena nella Città eterna è attestata dal 1239, e la chiesa di San-Giacomo-degli-Armeni è trovata sul sito di Piazza di

San Pietro. In seguito alla sua distruzione, gli armeni ottennero nel XVI secolo la *chiesa di Santa Maria Egiziaca*, già Tempio della Fortuna virile, scambiata nel XIX secolo con l'attuale *chiesa di San Biagio*.

Il periodo di Cilicia (XII-XIV secolo)

Una nuova realtà apparve agli inizi del XII secolo, nella specie di un "regno d'Armenia al di fuori dell'Armenia", che culminò nel 1198 quando il principe rubeniano Leone II divenne Re Leone I. A differenza della Grande Armenia, il suo supporto territoriale, la Cilicia, aveva una lunga costa marittima rivolta verso l'Europa. All'epoca il Mediterraneo era dominato dalle repubbliche marinare italiane, che naturalmente diedero una spinta alle relazioni armeno-italiane grazie ai contatti commerciali con i porti della penisola.

Tre anni dopo la sua incoronazione, Leone I concesse un privilegio commerciale ai Genovesi, che avevano sostenuto per ottenere la corona, e pochi mesi più tardi è stata la volta dei Veneziani. Il XIII secolo vide prosperare le colonie armene, spesso dotate di "case" che fungevano da ospizi e luoghi di raduno: li troviamo a Pontecurone, Ancona, Venezia, Rimini, Siena, Pisa, Salerno, Orvieto, Perugia.

Il processo si accelerò nel XIV secolo, a causa del declino del regno a causa della fine della protezione dei mongoli. L'intensificazione degli attacchi da parte dei mamelucchi causò la fuga della popolazioni verso terre di cui gli abitanti erano familiari, cioè principalmente in Italia: Padova, Parma, Firenze, Bologna, Fasioli, Milano, Taranto, Faenza, Asti.

Queste colonie ricevevano spesso donazioni o lasciti. Così, nel 1341, una certa *Maria Armena* nel suo testamento diede un lascito alle "case armene" di Bologna, Perugia, Siena, Genova, Orvieto e Venezia. Prima ancora, nel 1308 a Genova, è su un terreno donato da un banchiere che fu posta la prima pietra della chiesa di *San Bartolomeo degli Armeni*. Al contrario, nel 1366, la bellissima Certosa di Calci è stata costruita grazie al lascito di un mercante armeno di Pisa, Mirantus [Mihran].

Dopo Roma, altre città italiane hanno posseduto delle scriptoria armene. Ricordiamo Rimini prima del 1254, Salerno prima del 1283, Perugia prima del 1301, Viterbo prima del 1302, Mantova prima del 1335, Pisa prima del 1353, Bologna prima del 1368.

Tracce armene nella letteratura

Nell'edizione 1927 del poema *L'Acerba* di Cecco d'Ascoli, scritto nel 1326, si legge il verso "*Non come a noi gridando scorpi, scorpi*", invece la lettura corretta è: "*Non come armini cridando sorpi sorpi*". Dove la parola *sorpi* corrisponde alla parola *Sourp* in armeno, che significa "*Santo*", e attesta che la celebrazione della Messa armena era familiare a Firenze. L'anno successivo l'autore sarebbe stato torturato e bruciato vivo dall'Inquisizione. Poco dopo, Franco Sac-

chetti, anche lui fiorentino, nei suoi racconti raffigura una dama di Siena, incinta, che per partorire senza dolore, acquista da un monaco un talismano la cui ricetta gli era stata fornita da *due frati ermini*.

Nel secolo successivo, il Burchiello evoca *che sonerebbe il vespro degli ermini*. In un altro dei suoi sonetti, parla della *zolfà*, vale a dire il "mantra" degli armeni. La parola corrispondente al carattere oscuro della lingua armena, è stata presa nel secolo successivo da Benedetto Varchi: *Quando alcuna cosa non s'intendeva, s'usava dire, ella è la zolfà Erminij*.

Un'altra prova della vitalità della presenza armena in Italia è data dai numerosi riferimenti all'Armenia sparsi in vari manoscritti di Leonardo da Vinci. La più spettacolare è nelle *"Lettere armene"* del *Codex Atlanticus* della Biblioteca Ambrosiana di Milano, del 1487. Si legge tra l'altro: *Ritrovandomi io in queste parti derminia*, dopo del quale si fa riferimento chiaro al monte Taurus. Questo supposto viaggio dell'autore in Armenia rimane molto controverso. Come parla altrove di Cipro e della Cilicia, non è escluso che abbia viaggiato in questa regione, dato che spesso si continuava a chiamare la Cilicia "Armenia", anche dopo la caduta del regno. In ogni caso, Leonardo da Vinci ha avuto un ^{costante} interesse per l'Armenia.

Dopo la caduta del regno (XV-XVIII secolo)

Dal XV e in particolare dal XVI secolo in poi, questa ondata di immigrazione medievale s'"italianizza", senza però, che ciò comporti la scomparsa della comunità armena nella penisola. La struttura e il profilo si modificarono, con una concentrazione in tre settori. Per quanto riguarda i due principali collaboratori commerciali del Regno dell'Armenia, abbiamo un manoscritto copiato e miniato a Genova nel 1325, allorché non ne conosciamo alcuno a Venezia prima del XVI secolo, ma in questo periodo la Serenissima aveva definitivamente eclissato il suo rivale, affermando sempre di più la sua supremazia. Genova non ha mai avuto una stamperia armena, mentre Venezia ne ha ospitato il primo al mondo nel 1512. Duecento anni dopo, l'installazione della Congregazione Armena Mechitarista sull'isola di San Lazzaro fu l'incoronamento della preponderanza di Venezia.

Da parte sua, Roma ha mantenuto il suo fascino attrattivo, e, dopo Venezia e Costantinopoli divenne nel 1584 la terza città editoriale armena. La sua importanza crebbe in seguito alla creazione nel 1622 della Congregazione di *Propaganda Fide*, destinato tra l'altro per i cristiani d'Oriente.

Nel XVII secolo la città di Livorno venne ad aggiungersi ai centri tradizionali dell' "Italia armena". La sua creazione era puramente commerciale: alla fine del XVI secolo, i Granduchi di Toscana invitarono i mercanti orientali, in particolare gli Armeni, di venire ad esercitare la loro attività. Il porto del mar Tirreno divenne rapidamente prospero sia culturalmente che materialmente. La prima stamperia armena vi fu inaugurato nel 1644 ed era la quarta in Italia, dopo Venezia, Roma e Milano. La "nazione armena" di Livorno aveva il suo proprio

console, e inaugurò nel XVIII secolo la sua chiesa, che fu distrutta durante la Seconda Guerra mondiale dai bombardamenti americani.

La cultura armena in Italia aveva quindi un centro su entrambe le sponde della penisola, Venezia e Livorno. Questi due poli erano molto legati tra di loro, come pure al terzo, anche se assai lontano, l'Iran, fondata agli inizi del XVII secolo dagli armeni della valle di Araxes, deportati dallo Scià Abbas I, nella periferia della sua nuova capitale, Isfahan. La Nuova Giulfà - dal nome di una delle città originali sulle rive del Araxes - sede di una vasta popolazione armena, effettivamente divenne rapidamente un centro commerciale tra l'Europa e l'Asia.

Le famiglie agiate fondarono dei filiali nei principali porti, e praticarono un mecenatismo culturale, in particolare nel settore della stampa. Alcuni di loro avevano accumulato enormi fortune in Italia, come i Mirmanian [in italiano i Mirman] e soprattutto i Chahrimanian [alias Sceriman], proprietari di diversi palazzi veneziani tra cui l'attuale *Palazzo della Regione Veneto*. Così si formò, incentrata sul triangolo Livorno-Venezia-Isfahan, una vasta rete che estendendosi da Cadice a Manila, da Amsterdam a San Pietroburgo, controllava gran parte del commercio eurasiatico. L'attività culturale di questi *Ciughayetsi* si riflette nella lista delle città dove fondarono delle stamperie: fino alla fine del XVIII secolo, vi è la Nuova Giulfà, nel 1638, Livorno nel 1644, Amsterdam nel 1660, Marsiglia nel 1672, Madras nel 1772, San Pietroburgo nel 1781, Calcutta nel 1796. Uno dei gioielli della rete era costituita dagli sportelli in India, ed è proprio a Madras che è stato pubblicato nel 1794 il primo periodico armeno nel mondo.

Գ Ի Ր Գ

S O U R U S

Հայոց, Ազարիայի, Տա-
ապեցւոց, Ընդ որս և Պար
զատումար, լուսնացոյ, և
Արեգկցոյց, ի ստոյգ և
՚ի վայելուչ օրինակէ
գաղափարեցեալ.

Եւ տպագրեցեալ ՚ի Թուին հայոց ռէզ. ՚ի
Վէնէտիկքալաքի, ՚ի յգրօսանս ուսու-
մասիրաց, ՚ի հայրապետութե՛ տեառն
Եւ իազարու սրբազանի կաթուղի
կոսին և պատրիարքին Հայաս-
տանեաց. զոր տէր ան ան
փորձ և անսասան
պահեցէ.

CON LICENZA DE' SUPERIORI.

IN VENETIA, M. DC. LXXXV.
Per Michiel' Angelo Barboni.

1685